

Qu'est-ce que la «Culture postcoloniale» ?

Nicolas BANCEL*
Pascal BLANCHARD **

La «culture postcoloniale» est une expression neuve dans la littérature des sciences humaines de langue française, même si la notion de « culture postcoloniale » est centrale dans les *postcolonial studies* et la *postcolonial theory* dans la littérature de langue anglaise. L'hypothèse d'une « culture postcoloniale » est directement issue des recherches postcoloniales, qui posent un certain nombre de jalons qu'il est nécessaire d'examiner avant que de s'aventurer à définir les contours de la « culture postcoloniale ».

Si les *postcolonial studies* se sont beaucoup intéressées à déconstruire les cultures coloniales des métropoles d'Empire, il faut restituer ce qui semble constituer leurs paradigmes pour saisir les perspectives qu'elles ont développées sur cette question. Les *Postcolonial studies* sont d'abord marquées par leur très grande polysémie et hétérogénéité. Cette hétérogénéité tient d'une part aux enracinements multiples des études postcoloniales dans la littérature scientifique de langue anglaise, qui recoupe des domaines d'intellection aussi divers que l'anthropologie, la littérature comparée, l'histoire, la sociologie. La production scientifique postcoloniale élabore donc des croisements disciplinaires

(bien peu fréquents en France), mais aussi un dialogue critique (parfois virulent) entre les dites disciplines.

La production scientifique est ici redoublée par une production artistique qui construit également la perspective postcoloniale comme pensée et comme acte. Si les lieux disciplinaires sont multiples, les généalogies intellectuelles sont également diverses, puisque les *postcolonial studies* hérite des travaux des théoriciens et des analystes des luttes anti-coloniales,

mais aussi de la philosophie occidentale et des disciplines formant les sciences sociales européennes. La diversité de leur enracinement disciplinaire et la pluralité de leurs sources théoriques font des *postcolonial studies* une pensée éclatée. On peut cependant tenter de dégager les grands axes de ses résultats théoriques qui ont profondément renouvelés les analyses de notre modernité. Les *postcolonial studies* réalisent à la fois un travail critique et une opération de transgression des chronologies canoniques de l'histoire contemporaine.

Le travail critique porte sur les conséquences de l'aveuglement de la raison occidentale – plus précisément déployée dans le champ colonial –, et de la conception étroite de l'uni-

postcolonial studies
déconstruction
héritage
hiérarchie

versalisme et de l'humanisme occidental. La pensée postcoloniale, par une opération de déconstruction, met à jour d'une part la violence générée par une inclinaison hégémoniste de la raison – dont la colonisation marque l'une des manifestations –, mais aussi la séparation entre une forme de l'éthique européenne (liée à l'humanisme, que l'on retrouve d'ailleurs dans les attendus idéologiques du discours colonial) et la mise en œuvre d'un ensemble de politiques et de pratiques – coloniales et postcoloniales –, marquées au sceau d'une violence extrême, concrète et symbolique.

Au cœur de ce travail de déconstruction émerge la « race », comme principe d'explication, comme mode de gestion des colonisés, comme pratiques sociales ordinaires aussi. Ce processus n'est envisageable qu'articulé à une ensemble de dispositifs qui dessine les contours des *conditions culturelles de possibilité* de l'impérialisme. Edward Saïd avait initié la centralité de ce travail de déconstruction de l'appareillage mental de l'Occident, dans son ouvrage fondateur *L'orientalisme*. Ce que fait alors Saïd est une opération de retournement – qui n'aura finalement pas beaucoup de suites en France alors qu'elle marque en profondeur les recherches coloniales et postcoloniales dans la littérature de langue anglaise –, qui tente de saisir les conséquences de la colonisation *en métropole*.

Ce que nous nommons la « culture coloniale » est donc un ensemble de ces dispositifs qui marque la présence de la colonisation sur le territoire du conquérant (ici, en métropole) : à la fois dans la production de tous les énoncés sur l'Autre, le colonisé et la colonie, que l'on retrouve dans la littérature coloniale, le théâtre, le cinéma, la bande dessinée, la carte postale, la peinture, les expositions, etc., qui forment le soubassement d'un univers mental complexe et en constante transformation (mais

qui n'en définit pas moins le statut symbolique du colonisé et de la colonie) ; mais aussi dans les discours et la pensée politiques, les politiques concrètes appliquées aux colonies (soit des formes de gouvernementalité), que l'on retrouve, remaniée dans la métropole (notamment dans l'architecture ou dans les arts), bref dans tous les phénomènes métropolitains agis ou infléchis par la colonisation.

La colonisation est prise ainsi comme un phénomène dialectique de flux et de contre-flux entre les métropoles et leurs empires (flux culturels, de biens, de valeurs et de sens, de populations), qui aurait favorisé les incessants métissages de notre modernité, mais aurait aussi enclenché un processus de superposition de strates de pouvoir et de sens à l'intérieur des mondes coloniaux et des anciennes métropoles.

Cette approche permet de rompre avec les chronologies traditionnelles séparant nettement périodes coloniale et postcoloniale : en fait, les indépendances sont réduites à un *événement politique* qui n'affecte pas le dynamisme d'autres phénomènes liés à la colonisation. Ce qui veut dire que la « culture postcoloniale » est la somme des phénomènes faisant partie de la « culture coloniale » qui se prolongent au-delà des indépendances, sous la forme d'héritage notamment.

Processus signifie *transformation*. Ce qui veut dire qu'on ne peut penser ces processus culturels postcoloniaux en termes de décalques, de lignes de continuités linéaires, par lesquels se « reproduiraient » des situations proprement coloniales dans le présent. Il s'agit donc de comprendre comment ces processus culturels s'enracinent généalogiquement dans la période coloniale, et comment notre contemporanéité hérite de ces processus – incompréhensibles en dehors de la perspec-

tive de longue durée impliqué par l'articulation coloniale/postcoloniale – et comment certaines caractéristiques de ces processus (se métissant, se transformant...) se prolongent jusqu'à nous.

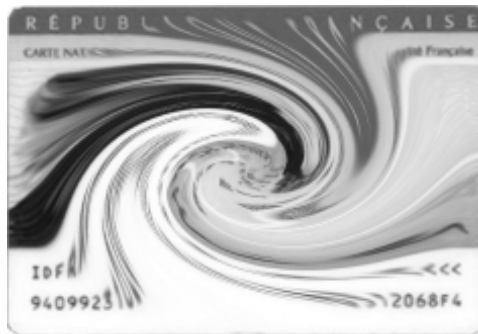
Il serait par exemple difficile aujourd'hui de contester la généalogie coloniale de la politique africaine de la France après les indépendances ; il serait également difficile de contester le poids des représentations des populations colonisées forgées durant la colonisation et leurs conséquences postcoloniales, dans, par exemple, la genèse et les modes d'action de l'humanitaire, mais aussi devant la récurrence de stéréotypes à fondement coloniaux appliqués aux populations immigrées postcoloniales en France...

Ainsi, la « culture postcoloniale » ne forme pas forcément système, et elle doit d'abord être étudiée empiriquement à travers l'ensemble des objets qui la constituent. Il n'en demeure pas moins qu'elle est traversée par les caractéristiques centrales de la culture coloniale, soit la hiérarchie (institutionnelle ou symbolique) entre « eux » ou « nous » et plus particulièrement les statuts (là encore réels ou symboliques) appliqués aux populations is-

sues de l'immigration coloniale et postcoloniale, des modes spécifiques d'appréhension des aires extra-européennes (qui se décline du misérabilisme exotique à la dénonciation de la « barbarie » de pays « retournés aux ténèbres » ; de la « mission de l'humanitaire » à la « mission impériale ») ; de l'aveulement des idéologies politiques occidentales

quant au conséquences contemporaines de la colonisation (tel par exemple le point aveugle de l'idéologie républicaine sur le hiatus entre le discours égalitaire qu'elle soutient et la réalité des discriminations postcoloniales).

Armé de ces quelques points de repères, la « culture postcoloniale » doit désormais faire l'objet d'études systématiques, qui nous renseigneront mieux sur son étendue et sa profondeur.



* *Professeur des Universités, Université Strasbourg II-Marc Bloch, détaché à l'Université de Lausanne/UNIL-ISSEP (Suisse)*

** *Historien, chercheur associé au CNRS de Marseille, président de l'Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine (ACHAC, Paris)*